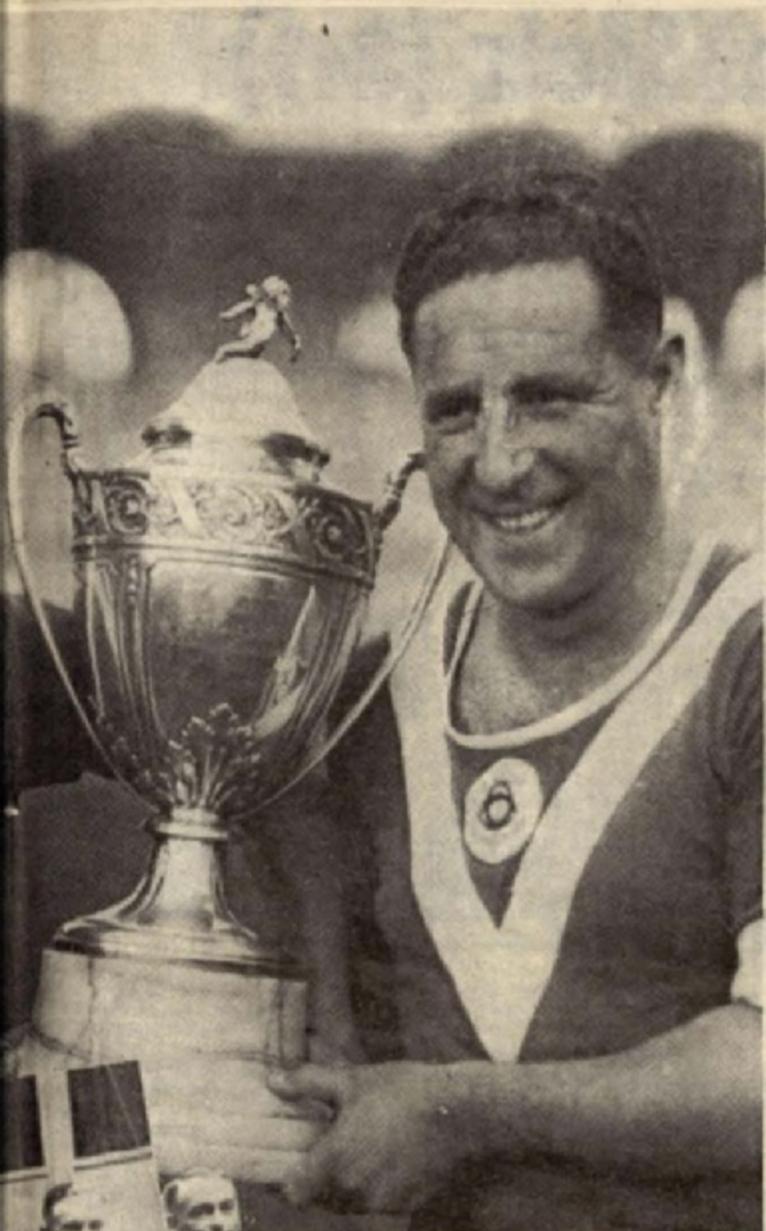


cent ans...



derne dont la « sophistication » laissait perplexes ceux qui étaient chargés de le faire fonctionner. Ingénieur au port autonome, Raymond Brard se chargea de fournir le champ de manœuvres où l'état-major de Jan Le Can pourrait se familiariser avec des engins compliqués en les expérimentant... sur le terrain. C'est ainsi qu'en un tournemain les « scrappers » et les « bulis » de Jan Le Can transformèrent à l'œil et en billard une sorte de marécage où les seuls corps solides étaient des carcasses de bouteilles et des sommiers abandonnés.

Ce billard, où quelques jardins potagers de riverains figuraient les espaces verts, allait être transformé en pelouse de jeu grâce à la terre arable extraite du Domaine de Tastas à Bruges où Auguste Brard, le père de Raymond, travaillait pour un lotisseur parisien. On l'ensemence de gazon et l'on y installe des tribunes grâce à la cession (pour 1 franc symbolique) de cinq travées métalliques du Parc des Sports de Lescure en cours de démolition; terre arable et poutrelles transportées gratuitement par l'entreprise Jan Le Can dont le matériel moderne faisait décidément merveille! Clôture, maison pour le concierge, terrain de basket, gradins pour le public debout et l'inauguration du stade avec Dunkerque pour adversaire.

Plaisante prémonition de futurs événements tragiques, les adversaires des Girondins rembarquèrent avec 8 buts dans les soutes.

De plus en plus, le Football (avec un F majuscule) prenait corps en Sud-Ouest où la V.G., la Bastidienne, le S.B.U.C., le S.A. Bordelais, le B.A.C. Cenon Sports, le F.C. Bordeaux, le F.C. Montois, Libourne, Targon-Romagne s'étaient, chacun en son temps, livrés en plus de furieux « derbys ». De plus en plus souvent, on évoquait la possibilité de créer des équipes professionnelles, d'autant qu'un peu partout, en France, s'agitaient des hommes comme Jules Rimet, Henri Delaunay, Jean-Bernard Lévy, le Havrais Perrigault, le Sétois Bayrou, le Bordelais Pujolle, l'Hispano-Girondin Gomez, le Targonnais Buelly, les Parisiens Gabriel Hanot et Marcel Rossini... et — naturellement — Raymond Brard.

A Bordeaux en tout cas, et dans les années 30, s'affrontaient pour de fu-

tures candidatures le Bordeaux Football Club, le S.C. Bastidienne, le Deportivo Español et les Girondins. Le siège de la Ligue du Sud-Ouest était le théâtre d'interminables joutes oratoires d'où, finalement, devaient sortir « vainqueur » le S.C. Bastidienne et son président Jean Pujolle et le Deportivo Español et son président Gomez. C'était le temps où, à 19 ans, j'allais porter, avec André Gérard, les glorieuses couleurs rayées de rouge et de blanc et affronter ainsi l'Olympique de Marseille et autres Saint-Etienne...

Mais la Fédération intervient bientôt et refuse deux équipes « pro » à Bordeaux. L'une des deux doit s'effacer. Alors, on fusionne et le F.C. Hispano-Bastidien voit le jour, pendant que Raymond Brard (qui faire l'avenir) « marie » les Girondins avec le F.C. Bordeaux qui mettront au monde les Girondins Bordeaux F.C. dont les anciens connaissent la brève histoire.

C'est alors qu'entre au club marine un jeune et dynamique patineur à roulettes du nom de Jean Gelloz. Sous sa houlette — ou plutôt sous sa crosse — naît une patinoire dont la piste sera construite avec des cuves réformées prises au Château Brane-Cantenac et dont Raymond Brard fera scier le béton sur lequel on collera le bois de la piste. Dès lors, la rue Sainte-Geneviève accueillera des milliers de spectateurs qui se pressent aux magnifiques tournées de rink-hockey où les Legendre, Lagoardette et autres Gelloz font tourner les têtes, accumulent les victoires et enrichissent les finances du club.

Les guerres et leurs « profits »

Nous sommes donc dans les années 35-40. Dans l'Espagne toute proche, la guerre civile fait rage. A Guernica, va tomber l'arbre de la Liberté. Les réfugiés espagnols affluent en si grand nombre que le gouvernement français les rassemble, les loge puis bientôt les parque dans des camps d'accueil qui ressemblent très vite à des camps de concentration.

De cette situation dramatique naîtront paradoxalement des événements où les Girondins (qui sont toujours Football Club) puiseront de nouvelles vigueurs. Un certain Benito Diaz — très vite surnommé « le sorcier basque » — se rendra jusqu'au Camp de Gurs pour y voir des « amis » et, au besoin, les ramener. Parti pour y chercher un nommé Salvador Artigas, vedette du football espagnol, il reviendra flanqué non seulement d'Artigas, devenu pilote de chasse, mais aussi de Luis et Thomas Regueiro, de José Araña d'Esteban et d'un autre footballeur, totalement inconnu en France parce qu'il jouait au Maroc espagnol et qui s'appelait Francisco Matéo! Avec les Jaime Mancisidor et les Santi Urtizbère (« le taureau du Guipuzcoa ») qui avaient rejoint les « libérés », il y avait là une solide partie de l'équipe nationale espagnole! Et si, pour des raisons particulières, Artigas rejoint provisoirement le Stade Rennais, par contre tous les autres « signent » à Bordeaux un contrat d'autant plus avantageux qu'il leur garantit la liberté et leur propose un champ de jeu au lieu de fils de fer barbelés... Dès lors, Bordeaux et ses Girondins (qui vont bientôt devenir A.S. du Port) régneront sur le football français.

Pendant que Matéo va devenir la coqueluche des foules et jouera les Platini ou les Kopa de l'époque, M. Jean Boetra, secrétaire d'Etat aux sports, publie une circulaire enjoignant aux dirigeants sportifs français de fusionner le plus possible leurs clubs. Ingénieur au Port autonome, où végète une section sportive, l'éternel Raymond Brard va donc « fusionner ». Entre-temps, devenu chef des sapeurs-pompiers du port, Monsieur l'ingénieur, a tôt fait de tirer parti de la situation.

Face aux véritables déportations que Herr Sauckel et son S.T.O. (service du travail obligatoire) infligent à la jeunesse française enrôlée dans les cohortes du dockter Todt, l'ingénieur-ingénieur propose à quelques-uns des plus fameux soccers français d'entrer dans les rangs des sapeurs-pompiers du port de Bordeaux où, à défaut d'éteindre souvent des incendies,

pourront du moins porter et défendre les couleurs marine à scapulaire. Et c'est ainsi que les Swiatek, Pleziack, Pruvot, Rummelhardt, Arnaudeau, Tyllipski, Szego et tutti quanti, préservés des réquisitions allemandes et joints aux Gérard, Mancisidor et autres Urtizbère, porteront les Girondins A.S. du Port jusqu'à la Coupe de France 1941 et plus tard, après de nombreuses péripéties, jusqu'au titre national de 1950 qui valut à André Gérard (devenu entre-temps un admirable entraîneur) et à ses « boys » l'accolade des généraux de Lattre de Tassigny et Chaban-Delmas devant 30 000 spectateurs en délire.

L'historiographe serait ici incomplet s'il ne mentionnait pas également l'épisode de la piscine des Chartrons, séquence dont les Marx Brothers auraient fait leurs délices.

Juillet 1940 : Les Allemands sont là et « emménagent ». La Kriegsmarine s'intéresse très vite au fleuve Garonne et à son environnement. Elle y installe une formidable base sous-marine flanquée d'une non moins impressionnante D.C.A. Le stade des Chartrons se couvre de « flak ». Il y a des canons jusque sur les toitures de la gare Saint-Louis toute proche.

Raymond Brard fait remarquer à l'oberst, patron de secteur, que la gare qui « commande » la base du Verdon n'est pas à l'abri d'un incendie et que, pour l'éteindre, il faut de l'eau! Le fleuve est tout de même à plusieurs centaines de mètres et les pompiers du port dont il est le responsable ont besoin de « flotte ».

Un adjoint du colonel allemand fait remarquer que la gare Saint-Louis, bâtie cent ans avant en pierres de taille, ne semble pas craindre le feu. Raymond Brard hausse les épaules miséricordeusement... et obtient la construction d'une piscine sur le terrain même des Chartrons puisqu'aussi bien les soldats allemands de la D.C.A. pourront profiter de ses bienfaits... Et voilà comment, construite par l'occupant, une belle piscine orne toujours ce quartier si longtemps déshérité et devenu, depuis, la Cité Lhoste-Clos.

Conclusion provisoire

Quelques-uns de ceux qui liront ce récit résumé s'étonneront sans doute que l'auteur se soit appesanti ou attardé sur l'aspect « immobilier » de la croissance et du développement d'un club omnisports certes, mais dont les joyaux de la couronne sont avant tout constitués par ses équipes de football et singulièrement, par son équipe fanion!

La tentation était forte, en effet, de braquer les projecteurs sur la partie émergée de la nef où flottent de glorieuses oriflammes; en passant par profits et pertes tous ceux, dans les chantiers navals et les usines, sur les bords de lancement et dans les entrailles du navire, qui ont dépensé d'admirables efforts pour le construire, le lancer, le faire flotter et l'amener à bon port. C'est que rien de durable ne peut être accompli — ici comme ailleurs — si l'édifice ne repose pas sur des bases et des infrastructures solides. Et notamment un stade pour un club de football. Peu de joueurs, par ailleurs, accepteraient actuellement, de se doucher dans le Peugue, la Devèze ou le Limanceau...

Mais dans le prochain et dernier article de cette enquête partie des Anciens et des morts, je parlerai longuement des Modernes et des vivants. Ces supporters qui ne supportent surtout pas la défaite et retrouveront les noms de tous ceux — ou presque — qui ont peu ou prou ou ni peu ni prou servi les Girondins de Bordeaux. Des présidents généraux, des présidents de sections, des entraîneurs ou des directeurs sportifs, des grands joueurs, de glorieux souvenirs et des moments infortunés...

En octobre prochain — dans un mois — les Girondins seront centenaires. Au cœur des solennités qui se prépareront, c'est d'un cœur léger que vous pourrez fredonner la célèbre comptine : « Amis, je viens d'avoir cent ans... »

(A suivre)

1941. Mancisidor et Urtizbère brandissent la Coupe de France gagnée en battant Fives (2-0). Quelques jours plus tard, cours Georges-Clemenceau, devant le club-house, les Girondins présentent le trophée. Autour de Ben Ali et Boumezzrag qui le portent, on reconnaît Benito Diaz, Carrère, Pleziack, Rummelhardt, Pruvot, Homar, Lopez, Paloma, le président Darchand, Pinaud et Marcel Fournier.



EN 1949-1950. — Alors qu'ils « remontaient » de la Deuxième division, les Girondins devenaient champions de France. Ils dédicèrent cette photo pour leur entraîneur, André Gérard, qui, huit ans plus tôt, gardait les buts bordelais lors de la Coupe de France conquise en trois finales. Ces dix-huit anciens, ce sont : Depoorter, Libar, Mustapha, Garriga, Swiatek, Kargu, Mérignac, Villeneuve, Persillon, De Harder, Gallice, Freigneau, Rodriguez, Voisembert, Meynieu, Doye, Ben Arab et M'Barek.